L'OUEST CANADIEN.

Vol. 2. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 19 OCTOBRE 1899. No. 35.

EXTRAIT D'UNE SERIE D'ARTICLES SUR LA COLONISATION PUBLIES DANS LE "SOLEIL" PAR M. A. BUIES.

Quoiqu'ils aient à leur usage et pour leur développement libre un pays qui ne contient pas moins de 220 millions d'acres (telle est la dimension de la province de Québec), dont vingt-deux millions à peine sont en culture, les Canadiens sentent le besoin irrésistible de se répandre au-dehors, d'essaimer au loin, comme toutes les peuples aventureux et colonisateurs, obéissant en cela à l'impulsion qui poussait les aïeux de leur aïeux, les Gaulois, et plus tard les Français des 17e et 18e siècles qui avaient fondé des établissements considérables dans l'Hindoustan, en Océanie, en Afrique, et tout un monde dans le nord de l'Amérique.

Tous ne sont pas nés pour le défrichement ; il y en a beaucomp à qui répugne ce travail pénible et ingrat dont la rémunération se fait si longtemps attendre ; d'autres en très grand nombre, ne peuvent résister à l'esprit d'aventure ; d'autres enfin, nombreux aussi, veulent acquérir au plus tôt et jouir de leurs années de jeunesse, dans le sein des grandes villes ; mais tous apparaissent comme possédés du désir instinctif, inconscient pour eux, mais désormais manifeste pour l'observateur, désir de reconquérir pied à pied, et par la voie de l'expansion naturelle tout le terrain qui leur a été enlevé par la conquête, de l'Atlantique aux Montagnes-Rocheuses.

C'est pourquoi vous les voyez partout ; essaimant et prennant racine sur les points les plus éloignées, sur les sols les plus différents. Ne cherchez pas les causes de l'émigration des Canadiens ; elles sont fatales, elles tiennent au tempérament même de notre peuple. Les Canadiens vont au loin, quand ils ont tant à accomplir dans leur propre pays, parce que cela est dans le programme de leur destinée, parce qu'ils sont appelés à faire échec au débordement des populations étrangères, sur tous les points qu'ils peuvent utilement occuper, avec perspective de succès et d'avenir.

C'est ainsi qu'ils ont pénétré déjà, et assez avant, en vérité, la province du Manitoba et les territoires du Nord-Ouest, qui semblaient leur être irrévocablement fermés, sans compter la province d'Ontario dont ils ont francisé les comtés limitrophes et où ils dépassent le chiffre de cent vingt-cinq mille âmes.

VIII

Le Manitoba, qui comprend une superficie de 48,000,000 d'acres, ne compte encore guère plus de 200,000 habitants. En faisant tous les efforts possibles pour y diriger la plupart de ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas, pour une raison ou pour un autre, rester dans la province de Québec, on y établirait sans peine et en peu de temps, un élément qui ferait sentir son poids dans les affaires publiques. Les Canadiens-français ne seraient pas là en pays étranger, mais y continueraient d'être chez eux. Ils retrouveraient le millieu social et politique auquel ils sont habitués ; ils y trouveraient des mœurs, une manière de sentir et de faire qui sont les leurs, et des habitudes semblables, modifiées seulement dans les détails par les différences des lieux et de la culture ; ils y trouveraient des paroisses déjà importantes, celles de St-Jean-Baptiste, de St Pierre, de Ste Agathe, de Ste Rose, de Lorette, du Lac Dauphin, etc., où les populations d'origine franco-canadienne sont implantées de telle sorte qu'il ne serait pas possible de les déraciner. Et si l'on veut envisager les conditions de ces populations au point de vue religieux, on verra que le Manitoba referme 25,000 catholiques, 46 églises ou chapelles desservies régulièrement, 50 postes visités par des missionnaires, six communautés d'hommes et sept communautés de femmes dont six voués à l'enseignement.

Ces conditions sont bien supérieures à celles où se sont trouvés nos aïeux lors de la conquête. Eux étaient vraiment abandonnés. Sacrifiés par la mère-patrie et entourés par un cercle infrangible de populations hostiles, ils ont cependant réussi à se maintenir eux seulement à se maintenir encore grâce à une force d'expantion et à une vitalité incomparable les ont réussi à se développer au point qu'aujourd'hui ils déborderont tous les côtés à la fois et agent, comme obéissant à un signe muet, mais impérieusement tous les points de l'Amérique Britannique où ils pourront fonder de nouveaux centres innexpugnables.

De même qu'au Manitoba les Canadiens-français se sont établis à St Louis, à Langevin et au Lac aux Canards, dans la Saskatchewan, à Morinville et à St Albert, dans le territoire de l'Alberta. Le premier de ces deux endroits, fondé dans le district d'Edmonton "territoire d'Alberta" depuis quelques années seulement est entré dans une voie de développement magnifique. En 1896 on ne comptait encore dans le district d'Edmonton, que 406 familles françaises on en compte aujourd'hui près de sept cents, représentant une population d'environ 3,000 âmes qui a mis en culture au délà de douze mille acres de terre.

Sur 620 familles franco-Canadiennes qu'accusait le recensement de 1898, dans le district d'Edmonton, 120 venaient de la province de Québec et plus de trois cents des Etats-Unis ; un petit contingent était fourni par la France et la Belgique qui donnaient, chacune également vingt familles ; Ontario en donnait 55 et la Colombie-Anglaise 17. Les cents vingt familles de la province de Québec, qui sont allés fonder des demeures nouvelles dans le district d'Edmonton auraient été perdues pour nous, s'il n'y pas eu déjà des établissements franco-canadiens dans ce district. Elles auraient immanquablement émigré aux Etats-Unis, oubliant qu'il y a dans le Dominion de nombreuses régions où l'on peut cultiver la terre sans peine, avec un profit assuré, et la certitude d'acqqérir en sort peu d'années une honorable aisance, ce que ne peuvent offrir les filajures americaines où au contraire, l'âme et le corps ont également dépéri, au de quelques années outre que la main d'œuvre y a perdu beaucoup de son emploi et de sa valeur et que les prix ont été singulièrement avilis par suite des progrès de la machinerie et de la concurrence effrenée que se font entre eux les fabricants de tous les produits manufacturées, quels qu'ils soient.

A. BUIES.

La folie au cœur

Un grand nombre de femmes et surtout de jeunes filles souffrent de ce que le professeur Bouillaud qualifiait de véritable folie du cœur. Dans certains cas, la force des battements ou palpitation est assez grande pour en imposer et faire croire à l'existence d'une véritable affection du cœur. Ces phénomènes ne sont pas permanents, les palpitations reviennent par accès. C'est surtout à l'occasion de mouvements un peu vifs, de ceux surtout qui exigent une notable dépense d'énergie musculaire que les palpitations se montrent. Il ne faut pas s'exagérer la gravité du mal, la guérison de cette anémie état anémique, de cette appauvrissement du sang tant au point de vue de la quantité, s'obtient assez rapidement, suivant l'ancienneté du cas, naturellement en faisant usage de cette préparation sans rivale du Chimiste Bonard : Les Pilules de Longue vie qui ramèneront la santé et prolongeront la vie des malades les plus desespérés. On trouve les Pilules Bonard dans toutes les pharmacies à raison de 50 cts la boite. Envoyées par la malle en s'adressant à la Cie Médical Franco-Coloniale, boite 383 Bureau de Poste Montréal.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Edmonton. Alberta.
Publié par
"The Edmonton Printing Company Limited."
Abonnement : $1.00 par année, payable d'avance.
Petites annonces : 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1 ère insertion et 5c les suivantes
Annonces permanentes, conditions sur application au Journal.
N.B. —Toute communication ou remise d'argent devra être adressée.
"l'Ouest Canadien, Edmonton."
Alberta, T. N. O.
FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON. 19 Octobre, 1899.

L'Immigration.

C'est du sol que nous viendrort la force et le salut, c'est par la culture du sol que nous acquèrerons cette aisance, ces richesses indispensables pour améliorer notre position dans la Confédération et rétablir l'équilibre rompu entre la race anglo-saxonne et le nôtre. Notre vitalité est indiscutable, notre histoire est là pour l'attester, mais notre influence peut se décupler par l'acquisition du capital, ce nerf de la guerre, qui à l'heure présente semble être presque exclusivement dans les mains de nos concitoyens d'autre origine. Loin de nous l'idée d'envier l'heureux sort de ceux qui par leurs qualités commerciales et industrielles se sont créé de la fortune, mais nous avons le droit de souhaiter pour les nôtres une part plus large de ces biens auxquels sont attachés tant d'avantages. Instruction insuffisante, émigration continuelle, faiblesse générale, voilà autant d'effets dont la cause au moins partielle sinon totale est la pauvreté.

Or, comment devenir riches, nous, canadiens-français, si ce n'est en utilisant les fertiles terrains de notre beau pays, vallées, plaines, coteaux, qui, sous l'action du laboureur, se transforment en vaste champs couverts d'abondantes moissons. La Providence nous a fait naître sous un ciel clément, à l'ombre d'un drapeau protecteur, sur une terre merveilleuse de fécondité et de ressources, et c'est à nous qu'il appartient de tirer profit de ces bienfaits signalés. Aide toi, le ciel t'aidera, dit le proverbe.

C'est à nous aussi de choisir les coins de ce pays les plus propres à favoriser nos intérêts et à nous procurer ce qui est de nature à augmenter notre puissance nationale ainsi l'agriculture ne paie plus dans la province de Québec ou du moins l'on s'y plaint que les cultivateurs ne font pas d'économies. Dans ce cas, qu'est-ce qui empêche le cultivateur canadien-français de la province de Québec obligé par les circonstances de se déplacer, de devenir colon de ce superbe district d'Alberta où son succès est assuré ! où la terre se donne et pourtant rapporte cent minots de l'arpent, où avec du travail et de l'économie il est assuré de devenir riche en dix ans !

L'Alberta de l'avis de tous ceux qui l'ont visité est une contrée incomparable dont l'avenir s'annonce plein de promesses. Son sol, loin d'être épuisé comme celui de Québec, est vierge et vigoureux, son climat est des plus sains, en un mot tout y est sans reproche.

Aussi est-ce là qu'il faut désormais conduire l'immigration canadienne-française, si nous désirons pour les nôtres le bien-être, la fortune et le bonheur, si nous désirons pour notre race l'influence que confèrent le nombre et la richesse.

L'amiral Dewey a déposé sa belle épée, cette preuve de la reconnaissance nationale, dans le coffre-fort du département de la marine. Quel bonheur si l'on pouvait y porter toutes les épées, tous les fusils, tous les canons de la terre, ainsi que toutes les convoitises, toutes les haines et toutes les divisions. Après cela on pourrait jeter la clef, afin que cette nouvelle boîte de Pandore reste jamais fermée.

On nous assure que l'honorable Joseph Royal sera chargé de la direction de la "Minerve", lorsque celle-ci reviendra sur terre pour la troisième fois. M. Royal est un écrivain de grand talent et un polémiste de première force. Nous n'avons pas la prétention d'intervenir dans la guerre que se font au Canada nos confrères des deux camps. Cela ne saurait nous empêcher d'offrir à M. Royal nos félicitations et nos meilleurs souhaits.

Depuis le retour de l'amiral Dewey, les journaux francophobes n'ont plus le temps de parler de Dreyfus et d'insulter la France. C'est un nouveau service que le grand marin rend à son pays dont la population saine et raisonnable commençait à en avoir "pleine son capot" de toutes ces bêtises.

Nous saluons avec plaisir l'apparition d'un nouveau journal "La Concorde," publié à L'Orignal, Ont. qui sera l'organe des groupes canadiens-français de l'Extrême Est d'Ontario. Nous souhaitons au nouveau confrère plein succès dans sa nouvelle carrière et à travers la distance qui nous sépare nous lui tendons la main.

ENTREVUE AVEC M. L'ABBE GOUIN DE BATISCAN, P. Q.

M. l'abbé Gouin, missionnaire colonisateur du district de la Saskatchewan, est venu visiter nos colonies canadiennes, pour se rendre compte par lui-même, de nos travaux et de nos succès. M. l'abbé a pris le train samedi matin, pour se rendre à Prince-Albert et à Battleford ; mais avant son départ, il a bien voulu nous communiquer quelques-unes de ses impressions de voyage :

Grâce à la libéralité de M. McCreary, le Commissaire de l'Immigration à Winnipeg, j'ai pu visiter les principaux centres canadiens, St-Albert, Morinville, St Pierre, Rivière Qui-Barre, St Emile et je puis vous dire que je suis enchanté de mon voyage. J'ai visité de nombreuses familles à domicile et j'ai pu me convaincre de leur aisance, voir même de leur richesse. Plusieurs colons arrivés dans ce district il y a 5, 6 ou 7 ans, sans ou presque sans capital, valent aujourd'hui 5 à 6000 mille piastres. D'autres sont encore plus avancés, et valent 8 à 10,000, surtout ceux qui sont arrivés ici, avec une couple de mille piastres et quelques grands garçons. La fertilité du sol s'atteste par des faits irréfutables, je n'en citerai que deux entre plusieurs. Un cultivateur de Morinville à récolté 50 minots de patates de trois rangs de 2 arpents de long. Un autre de la même localité à récolté 100 minots d'avoine dans un arpent de terre. Les rendements sont peut-être extraordinaires et non les mêmes partout, mais dans de la terre bien préparée l'avoine donne très souvent 60, 70, 80 minots de l'arpent.

J'avais entendu dire qu'en 1884, sur la terre de la Mission à St Albert, on avait récolté de 8 minots de semence 300 minots de bon blé. Si j'ai douté jusqu'à ce jour de l'exactitude de cet exposé, je le crois maintenant et je le tiens de personnes dignes de foi.

Dans nos vieilles paroisses de la Province de Québec, où l'on a guère d'aptitudes pour les défrichements pénibles, si nos cultivateurs connaissaient mieux les avantages de l'Ouest Canadien, ils s'efforceraient de diriger leurs enfants vers ce pays, au lieu de les laisser partir pour les villes manufacturières des Etats-Unis où ils vont s'étioler et se perdre souvent dans le grand tout Américain.

M. l'abbé déclare que le district de la Saskatchewan, mérite aussi l'attention du colon, de ceux qui veulent s'établir eux et leurs familles, il mentionne entr'autres les environs du Lac Croche et de la Vallée de la Rivière Carotte. Là, comme à Edmonton, avec du travail et de l'économie, on arrive rapidement à l'aisance et à s'établir confortablement même pour les familles nombreuses. Ce qui a le plus favorablement impressionné l'abbé Gouin est l'union qui semble régner parmi tout le groupe canadien. M. l'abbé a été l'hôte du Rév. M. Jolicoeur à Morinville et du Rév. M Bouchard à St-Pierre et il ne tarit pas en éloges de ces deux messieurs. Il a aussi été reçu d'une manière très sympathique à l'évêché St Albert.

Somme toute, M. l'abbé Gouin a paru enchanté de sa visite à Edmonton et nous espérons qu'il en gardera un bon souvenir. Nous lui souhaitons un heureux voyage et plein succès dans son patriotique travail.

AU VATICAN.

Voici le passage capital de l'allocution de Sa Sainteté, aux Pélerins français.

" En fils tendrement dévoués, après avoir témoigné à Dieu votre reconnaissance de nous avoir, dans sa bonté, prolongé le bienfait de la vie, vous revenez sur ce que notre paternelle sollicitude nous a inspiré pour relever suivant les règles de justice et de charité, la condition morale et matérielle des ouvriers. Notre plus grand désire, en effet, c'est de bien faire voir que l'Eglise, véritable mère des peuples, a pour eux une affection sans limites. Elle guide les âmes vers le ciel, par le chemin de la foi et de la vertu. Mais, en même temps, elle se garde de dédaigner sur cette terre les intérets du temps. Elle les sanctifie lorsqu'elle ennoblit le travail des humbles, et qu'elle incline à faire du bien la puissance des plus élevés. S'il s'agit de maintenir l'ordre social dans la diversité des classes, seule, elle a le secret d'assurer, même ici-bas autant que c'est possible, la félicité de tous.

" Continuez donc, très chers fils, montrez un empressement tout spécial à rester fidèles aux exhortations, aux conseils, aux prescriptions que nous ne nous lassons point d'adresser à la noble France, qui sont la preuve de notre affection particulière pour elle, et que, ces jours derniers, nous venons de confirmer dans une nouvelle encyclique à votre clergé.

" Unissez-vous étroitement sur le terrain religieux et social dans l'obéissance à vos évêques. Soyez plein de confiance à l'égard de vos patrons chrétiens et travaillez tous d'accord au bien général, à la paix et à l'harmonie entre toutes les classes, conditions essentielles du bonheur des peuples et de la prospérité des nations. Pour être dignes de votre titre de vrais ouvriers catholiques, usez de la puissance de l'exemple et de la parole pour ramener à Jésus-Christ ceux qui dans votre cher pays se sont, pour leur malheur, éloignés du Maître adorable.

" C'est ainsi que vous pourrez consoler notre vieillesse, c'est ainsi que vous pourrez en ce qui vous concerne concourir à détourner les calamités sociales qui menacent l'avenir."

La lecture de ce discours terminée, Léon XIII se lève et, d'une voix forte, prononça la formule de la bénédiction apostolique. Les acclamations redoublent : "Vive Léon XIII ! Vive le pape du travail ! Vive le grand pape !"

La réception a pris fin vers midi, le pape, nullement fatigué, étant rentré dans ses appartements avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Au déjeuner des pèlerins qui a suivi l'audience pontificale et auquel assistaient MM. de Navenne, Laudet, Lapponi, médecin du pape, etc., on a joué l'hymne pontifical. Vers le milieu du repas le cardinal Ferrata a prononcé un discours tout pénétré de la sympathie profonde que l'ancien nonce à Paris garde à la France.

"En me séparant de vous, dit-il en finissant, je prie Dieu que votre pélérinage soit fécond. Pour cela, soyez toujours des ouvriers vraiment chrétiens, car la caractéristique d'une démocratie, son élément indispensable de fondation et de prospérité, c'est la vertu. C'est votre Montesquieu qui l'a dit. Que la grâce de Jésus-Christ soit toujours avec vous ; qu'elle assure pour toujours votre bonheur personnel, le bonheur de vos chères familles et celui de la fille aînée de l'Eglise : la France ! "

Inutile d'ajouter que ces dernières paroles ont soulevé d'unanimes applaudissements. On a fait au prélat une chaleureuse ovation.

L'HONORABLE M. TARTE

Le ministre canadien-français est revenu d'un voyage plein de dangers qu'il a affrontés avec son caractère imperturbable. Il revient au Canada remplit d'énergie, animé d'une nouvelle vigueur qu'il emploiera au bénéfice de sa patrie.

Les Américains ont en M. Tarte le plus redoutable adversaire, et c'est peut-être, lui, qui, si Dieu lui prête vie, attachera son nom, à la réintégration de la route du Saint Laurent dans sa suprématie maritime.

Si les plans de M. Tarte peuvent être mis assez tôt à exécution, Port Colberne ruinera Buffalo ; Montréal et Québec deviendront des villes aussi importantes qu'il soit permis de rêver.

Nous nous réjouissons de la victoire que M. Tarte a remporté sur sa maladie dans l'espoir de plus signalées sur nos adversaires de l'autre côté de la frontière.—"Le Temps".



LE NORD-OUEST CANADIEN.

REGLEMENTS DES HOMESTEADS.— Toute section Numéro pair des Terres de la Couronne non affectées ou non réservées, excepté les Numéros 8 et 26, pourra être prise en Homestead, par toute personne chef de famille, ou aucun homme audessus de 18 ans, a raison d'un quart de section, soit 160 acres.

ENTREES.—L'entrée peut être faite personnellement au bureau des Terres du District, ou sur application au Ministre de l'Intérieur, a Ottawa, ou au Commissaire d'Immigration a Winnipeg. Elle peut être faite par une autre personne autorisée. Le prix d'entrée régulier est de $10 pour tout terrain déja occupé. Il sera chargé en sus $5 ou 10 pour rencontrer les dépenses de cancellation et d'inspection.

CONDITIONS A REMPLIR.—Culture et résidence pendant 3 ans sont requises, et pendant ce temps le colon ne peut être absent pendant six mois, en aucune année, sous peine de perdre ses droits.

APPLICATION POUR PATENTE.—Application pour patente peut être faite au bout de trois ans, devant l'agent local, ou l'inspecteur des homesteads ; en ce cas, les frais sont de $5. Il donné avis par écrit, six mois d'avance, au Commissaire des Terres de la Couronne, a Ottawa, de l'intention de faire telle application pour cette patente.

INFORMATIONS.—Les immigrants pourront recevoir a tous les bureaux de Terres de la Couronne l'information des terrains disponibles et libres de charges. Aide et assistance seront données pour trouver les terrains désignés, aussi bien que des informations complètes sur le bois, le terrain, le charbon, les lois minières, ainsi que toute copie des lois et des règlements. Les mêmes renseignements peuvent être obtenus sur application au secrétaire du département de l'Intérieur, a Ottawa, ou au commissaire de l'immigration a Winnipeg.

JAMES SMART,
Député Ministre de l'Intérieur.

N. B.—A part les terrains ci-haut mentionnés des milliers d'acres de terre de première qualite sont mis en vente par les differentes compagnie de chemin defer ou des societes particulières.

CAMPAGNE EN FAVEUR DU MARIAGE.

I

En vain, poursuis-tu le bonheur,
Célibataire,
Tu dis : "Tais-toi, tais-toi, mon cœur,"
C'est ton affaire :
Seul, tu crois pouvoir vivre heureux ?
Quitte ce rêve,
Et cherche dans la vie à deux,
L'amour sans trêve
Qui chasse bien loin les soucis,
Réjouit l'âme.
Si tu veux suivre mon avis,
Prends une femme.

II

Posséder une femme à soi,
Vivre avec elle
Se plier à sa douce loi,
Etre fidèle ;
Avoir, à l'heure de rentrer
De notre ouvrage,
Un bon gros "bec," pour remonter
Notre courage.
Se taquiner à qui mieux mieux,
S'aimer sans cesse,
S'appeler "ma vieille," "mon vieux,"
Avec tendresse !

III

Puis ensuite, avec apétit,
Souper ensemble,
Tout en espérant le petit
Qui nous ressemble ;
Causer un peu, puis à genoux,
Pour la prière,
Réciter le "Souvenez-vous,"
Le "Notre Père."
Dormir en paix jusqu'au matin,
Et sans répliquer,
Gaîment reprendre le chemin
De la boutique.

IV

Plus tard, quand il nous est tombé,—
Heureuse emplette —
Comme du ciel, un blond bébé,
C'est jour de fête.
Six mois après, un incident
Qui nous agite :
"Mignon" vient de faire une dent
Toute petite.
Il grandit, c'est plaisir nouveau,
L'enfant bégaye,
Il dit : "Papa, maman, bateau,
Il nous égaye.

V

On est toujours heureux ainsi.
Célibataire,
Dis-moi, voudrais-tu l'être aussi ?
C'est ton affaire.

PAUL HYSSONS.

Montréal, 28 septembre 1899.

LOCALES.

Le bazar est remis au commencement de Novembre.

Terres à vendre dans toutes les parties du district, s'adresser à F. Villeneuve.

Le R. P. Bielber O. M. I. d'Alsace est arrivé lundi soir pour résider dans le district.

M. Stewart, du département de l'Intérieur et inspecteur des lois de la Couronne est descendu à l'Alberta.

M. A. Grant de Stony Plain a acheté la semaine dernière une grosse fille qui a été baptisée sous le nom de Libby.

Au sujet de la fertilité de notre sol, le même M. Grant a recolté sur sa terre un navet blanc aberdeen du poids de 26½ lbs, et un navet jaune pesant 18 lbs. Ce que c'est que la chance !

Mgr Légal et le R. P. Lacombe, sont partis mardi matin, pour Calgary et Ottawa où ils assisteront au [illegible] anniversaire de prêtrise de Mgr Duhamel.

L'hon. Juge Rouleau préside aux sessions de la Cour Suprême en remplacement du juge Scott, qui est assez sérieusement indisposé. Les causes suivantes ont été jugées.

La guerre va dans son plein entre le Transvaal et l'Angleterre. Les nouvelles sont très lentes à venir et il se pourrait bien que nous ne connaissions les évènements de cette guerre que lorsqu'elle sera finie, les Anglais controlant les cables télégraphiques du Sud de l'Afrique. Il y aura, parait-il, un détachement de volontaires canadiens qui ira aux frais de l'Angleterre guerroyer pour elle. Nous les suivrons avec intérêt dans leur aventureuse carrière.

MM. Riopel, père de MM. Aristide et Ovila Riopel de Morinville et Goyette, père de Mme Ovila Riopel, sont partis par le train de mardi, pour retourner à Ste Béatrice, qu'ils avaient quitté il y a 5 semaines pour venir visiter leurs enfants. Ces deux messieurs ont voyagé dans tout le nord de notre district et ont pu se rendre à l'évidence des faits, qui prouvent que les colons canadiens venus ici il y a quelques années, sans le sou ou presque ont bien réussi, ont prospéré et plusieurs sont même très à l'aise. "On se croirait dans la Province de Québec, tant on entend parler français par ici, disait M. Riopel, et qu'elles belles terres, quelles belles récoltes. Ce n'est pas rare de voir des morceaux de terre de 160 acres cultivés sans avoir arraché une branche. Et dire qu'on envoie des colons dans le Nord de Montréal, dans les souches et les roches où ça prend 25 ans, pour défricher une terre de 25 à 30 acres. Le jeune Rivest, un enfant de chez nous, a cassé cette année 50 acres, qui seront semés l'an prochain. Ça veut dire qu'en deux ans, il sera à l'aise." MM. Riopel et Goyette, sont enchantés de leur voyage dans l'Ouest et de leur séjour parmi nous et nous ne doutons pas qu'en disant la vérité, toute la vérité et rien que la vérité sur notre pays, ils convaincront qu'on peut venir établir ici sa famille, surtout si elle est nombreuse, bien plus avantageusement que dans la Province de Québec ou dans l'Ontario.

M. Israël Picard de Holyoke Mass, et frère de notre ami J. H. Picard est arrivé ici la semaine dernière pour visiter le district.

Aujourd'hui est la fête de la "Thanksgiving", pour remercier l'Etre Suprême de Sa bonté envers nous pauvres habitants de cette planète.

M. M. Désiré Rivest d'Edmonton et Aristide Riopel de Morinville ont acheté du C. P. R. le ¼ du 15. 56, 25, au nord de l'Eglise de Morinville.

Le R. P. Lestanc est actuellement à Athabasca Landing pour fonder une mission catholique et y bâtir une résidence. Le R. P. sera absent quelques semaines.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur un extrait d'un très joli article de M. Arthur Buies sur la force d'expansion des Canadiens et sur leur travail de colonisation, que nous reproduisons en 1 ère page.

Nous avons depuis quelque temps une température des plus désagréables vent, neige, pluie, soleil et ça recommence. Les "old timers" s'accordent à prédire un mois de Novembre superbe.

Les travaux du pont avancent rapidement. Les travaux de beton sur la culée et le pilier du sud sont terminés. Les échafaudages qui s'élèvent, donnent un air d'activité réjouissante aux chantiers.

Nous avons en vente un certain nombre de portraits de Mgr Bruchési que nous vendons 25c. La grandeur 12 par 9 se prête bien à être encadrée. Ce sera un joli souvenir de la visite du premier pasteur du diocèse de Montréal.

Un incendie s'est déclaré dimanche soir dans l'étable de M McDonald, le pharmacien bien connu de cette ville. L'origine du feu est inconnue ; les dommages sont insignifiants, mais cela fait songer à la catastrophe qui attend Edmonton si l'on ne prend les moyens pour bâtir une aqueduc.

Nous donnons avis aux marchands de charbon de la campagne, que cela les paierait de venir vendre leur charbon à la ville, vu que les mineurs des environs veulent profiter du temps froid, qui règne depuis quelque temp pour charger jusqu'à $4.00 la tonne, pour le même charbon qu'ils étaient l'hiver dernier et seront contents l'hiver prochain de vendre $2.50, la tonne.

Le travail de notre sculpteur artiste compatriote, P. Hébert, qui est à faire une statue monumentale de la Reine Victoria, commandés par le gouvernement fédéral, et qui devra être érigée sur les terrains fédéraux à Ottawa, progresse rapidement. Cette statue est fondue à Paris et sera complétée au mois de mars prochain. Elle sera exposée à l'exposition universelle de 1900, dans la capitale du monde avant d'être expédiée au Canada.

MORINVILLE.

MM. Riopel et Goyette de Ste Beatrice de Joliette sont retournés à Edmonton lundi dernier ils ont pris le train de mardi pour retourner chez eux enchantés de ce qu'ils avaient vu. Nous leur disons au revoir.

M. Jos. Perras à fait la semaine dernière l'emplette d'un gros garçon qui à bonne envie de vivre. Nos félicitations.

L'assemblée annuelle des actionnaires de la Cie. du moulin de Morinville à eu lieu samedi le 14 au milieu d'un grand nombre d'intéressés sous la présidence de M. O. N. Lavallée : MM. L. Lemire et S. LaRue agissaient comme secrétaires. Parmi les nombreux assistants se trouvaient M. M. E. Brosseau, O. N. Lavallée, L. Lemire, T. Meunier, F. Villeneuve, S. LaRue, L. Boissonneault Sr., L. Boissonneault Jr, H. Boissonneault, Chs. La Joie, C. Turgeon, J. Dupuis, J. R. Donovan, McLaughlin, G. Poirier, A. Ringuette, E. Rivet, J. Cousineau, A. Prince, E. Dupuis, D. Morin, A. Gaudette, Dagenais, A. Labbé, A. Guilbault, etc. etc.

L'assemblée fut très enthousiaste et parut très intéressée. M. L. Lemire fit un rapport financier et M. L. J. Cartier fut nommé auditeur des comptes jusqu'à la date du 14, il fut aussi élu pour l'année 1899—1900.

Les élections eurent pour résultat la nomination des anciens directeurs. Il fut aussi résolu que la Cie. de Toronto fut notifiée de suivre son contrat et après des votes de remerciements à MM. LaRue, Villeneuve et aux officiers sortant de charge, l'assemblée fut ajournée.

Il fut aussi décidé de tenir des assemblées générales les premiers samedi de Fevrier, Mai et Octobre. Somme toute l'assemblée a été un succès et "L'Ouest Canadien" félicite sincèrement tous les intéressés de cette belle assemblée qui montre leur entente et leur union.

ST. ALBERT.

Mgr. Legal les RR. PP. Lacombe, Boulingue, Commiré, Thérien, Philippot, M. l'abbé Morin, le Dr. DeCotret et le Frère Landry sont revenus d'un voyage à St Paul des Métis et au Lac La Selle. Le voyage a duré 10 jours, et a été très agréable.

On parle beaucoup de ce temps-ci de l'incorporation du village St. Albert. Les citoyens seront appelés bientôt à se choisir un surintendant, et nous espérons que tous les citoyens s'uniront pour travailler à se choisir un homme bien qualifié pour cette importante position.

A PROPOS DES BOERS

Goldwin Smith exprime l'opinion que les Boers ont raison de ne pas se soumettre aux exigences de Chamberlain, qui, dit-il, sont mal fondées.

Goldwin Smith est un des hommes les plus considérables de l'Ontario et ses idées font souvent autorité chez nos voisins.

Le "Sun" de Toronto dit avoir observé qu'un grand nombre de gens dans l'Ontario verraient d'un mauvais œil le gouvernement fédéral envoyer un détachement de soldats canadiens faire le coup de feu au Transvaal.

On peut être loyal, dit ce journal sans participer à la guerre qui se prépare.

Nous signalons ces deux opinions à l'attention du "Star."

SIR W. LAURIER

Il est l'objet d'une Reception a Chicago de la part de 20,000 Canadiens

Chicago, 8—Les canadiens-français de Chicago, au nombre de plus de 20,000, réunis dans le Studebaker Hall, ont fait aujourd'hui une réception des plus enthousiastes à Sir Wilfrid Laurier et ses compagnons de voyage, venus ici pour assister à la pose de la pierre angulaire de l'hôtel des postes.

Des petites filles présentèrent à Sir Wilfrid et à son épouse de superbes bouquets de fleurs naturelles. Sir Wilfrid embrassa les fillettes, aux applaudissements de l'immense auditoire.

Dans son discours, sir Wilfrid a remercié les Canadiens de Chicago pour cette belle réception. Il a parlé ensuite de sa politique, qui est toute de conciliation et de justice pour les uns et les autres.

Abordant ensuite le sujet des relations du Canada avec les Etats-Unis, il exprima l'espoir qu'elles deviendraient de plus en plus étroites.

En terminant, sir Wilfrid dit que par le passé un grand nombre de jeunes Canadiens étaient venus aux Etats-Unis pour y tenter fortune, parce qu'ils trouvaient ici des horizons plus larges et un champ plus vaste pour leurs énergies. Mais, selon lui, ce temps-l n'est plus. Aujourd'hui le Canada est prospère et l'émigration diminue d'année en année.

Ce discours fut prononcé en français.

Un assistant ayant invité sir Wilfrid à parler en anglais, le premier ministre canadien fit quelques remarques fort spirituelles dans la langue de Shakspeare.

L'honorable M. Alphonse Pelletier, président du sénat canadien, succéda à Sir Wilfrid à la tribune. M. Raymond Préfontaine, maire de Montréal, fit ensuite une éloge bien senti des Canadiens-français habitant les Etats-Unis.

Les distingués visiteurs canadiens sont enchantés des manifestations faites en leur honneur depuis hier, jour de leur arrivée.

"Le Jean-Baptiste."

Les ateliers de couture.

Les vêtements confectionnés font aujourd'hui l'objet d'un commerce très étendu. La concurrence est énorme, ce genre d'industrie ayant, à un moment donné, rapporté de gros bénéfices aux maisons qui en avaient fait une spécialité. Avec la concurence, il a fallu baisser les prix et pour se ratraper, l'industriel prélève ses bénéfices sur le salaire des femmes et des jeunes filles qui sont payées à la douzaine et travaillent quinze et dix-huit heures par jour dans réduits où la lumière ne pénètre que difficilement et où l'atmosest empestée. Etonnez-vous qu'avec un régime pareil, la mort trouve des proies faciles parmi les centaines de jeunes filles livrées à ces travaux exténuant. Leur sang est appauvri et la pâleur de leur tint il est facile de reconnaitre les victimes de l'anémie. On n'a pas encore trouvé un remède au "Sweating System" mais on possède heureusement dans les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard le remède l'anémie le régénérateur du sang. On trouve les Pilules Bonard dans toutes les Pharmacies à raison de 50c la boite. Envoyées par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boite 383 bureau de poste Montréal.



RAOUL VARLIN.

Vers la fin de 188..., ayant à me rendre dans colonie africaine où m'appelaient les intérêts d'une maison de commerce dont j'étais alors l'un des principaux employés je m'embarquai à Marseille sur l'un des paquebots de la Compagnie transocéanique, le "Natchez". Je constatai avec satisfaction dès le premier jour, que des cabines étaient convenablement aménagées, que la nourriture était bonne, et que les domestiques étaient polis et suffisament aménagés. Je flairai tout de suite que parmi les passagers des premières, il y en avait trois ou quatre avec lesquels il me serait possible d'entretenir des relations assez agréables. Je jetai un coup d'œil sur la bibliothèque. Elle contenait quelques livres intéressants. Comme je ne sais pas ce que c'est que le mal de mer je me dis que je trouverais le moyen de tuer le temps et de faire en somme, un voyage agréable.

Les premiers jours de ma traversée me parurent pourtant un peu monotones. Au commencement d'un voyage en mer, chacun est surtout occupé de s'installer de son mieux. Les cinq repas et le lunch quotidiens et mille petits détails de la vie maérielle absorbent les instants de ceux qui n'ont point l'habitude de cette existence entre le ciel et l'eau. Et puis le premier mouvement est de s'isoler. On s'observe d'abord avec une certaine défiance. Ce n'est pas généralement après douze ou vingt quatre heures de vie en commun que les langues délient. On se salue quand on se rencontre. On est strictement poli les uns vis-à-vis des autres. Et c'est tout.

La première semaine est glaciale. Dans la seconde semaine, on s'humanise. On fait connaissance ; l'ennui naquit un jour de l'uniformité et les conversations sur la dunette du navire, pendant les longues et mornes soirées d'été, naquirent. La troisième semaine l'intimité est trop grande entre les trente ou quarante personnes qui vivent réunies dans un espace de quelques pieds carrés. On est fatigué de voir à toute heure du jour les mêmes visages, de marcher sur les mêmes pieds, quand un coup de roulis vous pousse trop brusquement du côté de votre voisin de babord ou de tribord. et l'on se lasse d'entendre la même voix vous dire : "Pardon, monsieur" ou "Vous offrirai-je du vin?" ou "On vient de jeter du loch, nous filons huit nœuds."

Il y avait cinq jours que nous avions quitté Marseille. La chaleur était accablante. Après le thé du soir, j'avais quitté le salon, et j'étais allé fumer un cigare sur la dunette. La plupart des passagers avaient regagné leurs cabines et j'étais resté seul à l'arrière, regardant le sillage que traçait le steamer, battant son hélice "la grande verte", comme l'appelaient les Anciens dans leur pittoresque langage. "Beau temps, n'est-ce pas monsieur ?"

Je me retournai. C'était le second du navire qui était près de moi et venait de m'adresser la parole.

Je fis un geste d'assentiment, un peu surpris pourtant, M. Raoul Varlin le second du "Natchez" était un taciturne. Il était rare qu'il adressât la parole à quelqu'un des passagers. On le regardait, à bord comme une sorte d'ours. De taille moyenne, très brun, maigre, sec, nerveux, il n'avait pas l'abord agréable. Officier de mérite, disait-on. Les hommes d'équipage l'aimait. Ils disaient qu'il était dur, mais toujours juste. Plusieurs fois, il lui était arrivé de secourir des matelots qui avaient sottement depensé leur paie et qui étaient exposés à laisser la femme et les petits dans le besoin. Il passait sa vie à bord du navire, ne descendant à terre quand le bâtiment faisait escale, que pour les affaires du service.

Voyez-vous, monsieur, c'est presque toujours quand la mer est calme que les collisions se produisent. On veille moins et il y a des capitaines de navires marchands qui sont d'une négligence inouïe. Dans la Méditéranée sillonnée par la marine de toutes les nations, vous ne vous figurez pas la quantité de naufrages qui ont lieu parce que les feux réglementaires ne sont pas allumés. Une économie de bouts de chandelle ! Ces économies-là ont coûté la vie à bien des malheureux...... Voulez-vous du feu monsieur ?

Nous laissâmes vite de côté la question des collisions et des naufrages.

Nous parlâmes de sujets moins attristants. M. Raoul Varlin avait de l'esprit et une instruction approfondie. Il avait beaucoup voyagé et causait agréablement de toutes choses.

"Je ne sais comment cela se fait, monsieur, me dit-il, en tirant sa montre, je viens d'en dire plus en une heure plus que dans les cinq jours qui se sont écoulés depuis notre départ de Marseille. Il est onze heures quarante-cinq, je vais prendre le quart. Bonsoir, Monsieur".

Au moment où le second, après m'avoir serré la main, s'éloignait, je sentis une violente secousse qui me rejeta en arrière. "Nous avons touché", m'écriai-je !

Le paquebot marchant à sa vitesse ordinaire avait abordé par le travers un bateau marchand, un italien. Le bateau n'avait pas ses feux. Quand on l'avait aperçu, il était trop tard.

Ce n'était pas la faute des nôtres.

Nous l'avions coupé en deux. Il coulait à pic. Je vis des matelots qui s'acrochaient à nos bastingages et qui sautaient sur notre navire.

Un homme à la mer !" C'est un des naufragés. On lui jette une bouée de sauvetage il ne peut la saisir, le courant l'entraîne, il va périr.

"Deux hommes à la mer !" Raoul Varlin a eu le temps de se dépouiller de ses vêtements et de se jetter à l'eau. Il nage vigoureusement. Nous le voyons rejoindre l'infortuné qui se débat, le saisir, puis il disparaît avec lui. Des cris d'angoisse s'échappe de toutes les bouches. On a mis à la mer la chaloupe qui s'éloigne à force de rames. "Ohé ! Courage !" Deux têtes se montrent audessus des eaux."C'est eux, les voilà !" Varlin a sauvé le malheureux matelot. Il nage d'une main vers la chaloupe en le soutenant de l'autre. Vingt bras robustes les saisissent. Le canot accoste. On hisse à bord le naufragé évanoui. Le chirurgien se penche sur lui : Mais il a des contusions sur le visage. Il a la mâchoire abîmée—Ce n'est rien, dit Varlin de sa voix tranquille. C'est un coup de pied que je lui ai donné pour l'étourdir. Il s'était accroché à moi et m'entraînait au fond de l'eau. C'aurait été trop bête de nous noyer tous les deux."

Energiquement soigné, le matelot était revenu à la vie. Varlin, après avoir été changer de vêtements dans sa cabine, avait pris le quart.

Je ne pus le voir que le lendemain soir. Je voulus lui témoigner mon admiration pour le courage calme qu'il avait montré. Il m'arrêta dès les premiers mots : Je vous en prie, monsieur, dit-il, pas de banalités je n'ai pas risqué grand'chose. Je nage comme un poison. Et puis, aucun lien ne me retient à l'existence. Je ne crains pas la mort. Le jour où elle viendra, elle me trouvera préparé et parfaitement résigné.

Je n'insistai pas.

Quelques jours après Varlin me dit brusquement en sortant de table : "Voulez-vous venir prendre le café dans ma cabine, monsieur, vous êtes fumeur, j'ai un bon cigare de la Havane à votre disposition."

Je le suivis, Varlin me semblait plus gai que d'habitude. Il parlait avec une certaine animation. Quelques plaisanteries que je fis amenèrent le sourire sur ses lèvres. Dans la conversation, je prononçai le nom de la ville de Port-Louis. Je le vis pâlir un peu, ses traits me parurent se contracter. " Vous devez connaître la société du Port-Louis, monsieur, lui dis-je, puisque vous navignez depuis plusieurs années dans l'Océan Indien et que vous avez évidemment passé plus d'une journée dans cette charmante île Maurice."

—" Oui, me répondit-il, lentement, j'ai eu de bonnes relations dans ce pays. Mais, depuis trois ans, je n'y ai pas mis les pieds."

—" Vous avez sans doute rencontré dans le monde, Mlle Blanche Nermont, fille du riche armateur. Tout le monde admirait sa beauté, sa grâce, son esprit."

Varlin s'était levé ; son visage était tourné vers la porte de la cabine.— " J'ai vu, en effet, il y a quelques années, Mlle Blanche Nermont, dit-il, j'ai plusieurs fois valsé avec elle. C'est une forte belle personne, vous avez raison, monsieur."

—"Dites une adorable jeune fille, monsieur, elle a tout pour elle. Vous ignorez peut-être comme elle est bonne, charitable. Depuis quelque temps elle va de moins en moins dans le monde. Elle semble s'y ennuyer. Son père, qui est, comme vous le savez un des plus riches armateurs de Maurice, lui a toujours laissé une grande liberté. Il m'a dit plusieurs fois que si elle avait une inclination, il ne la contrarierait pas. Cependant Blanche Nermont s'est obstinée à demeurer fille. Ce ne sont pas les beaux partis qui lui ont manqué. Des jeunes gens appartenant aux meilleurs familles de maurice ont demandé sa main Ils ont tous été accueillis par des refus. On dit que ce cœur de créole est insensible. On appelle maintenant Mlle Blanche Nermont, la "statue".

Je me tus en m'apercevant que les traits de Varlin étaient contractés comme sous l'impression d'une très vive souffrance. "Mille pardons, m'écriai-je, j'ai été le dernier des maladroits, j'ai réveillé chez vous, sans m'en douter, des souvenirs pénibles. je vous prie pardonnez-moi, monsieur.

Varlin resta quelques instants silencieux. Puis il prit la parole d'une voix un peu lente.

—"Monsieur, dit-il, vous avez en effet, réveillé chez moi tout un monde de souvenirs. Ces souvenirs ne sont pas pénibles à mon cœur. Ils sont cruels.

Mais puisque vous aviez abordé sans vous en rendre compte un sujet qui m'est spécialement douloureux, je ne veux pas que nous restions là.

Vous êtes un honnête homme monsieur, et j'éprouve une profonde simpathie pour vous. Je vais vous raconter ce que je n'ai dit à personn. Vous allez savoir le secret de mon existence."

L'histoire de Varlin était fort simple. Il avait fait de bonnes études. Il était entré à l'école navale et avait servi pendant plusieurs années dans la marine de l'État. Il avait obtenu au choix le grade d'enseigne de vaisseau, et au retour d'un voyage dans le Pacifique, il avait été passer deux mois de à Paris. Là il avait fait la connaissance de la célèbre Bellah, l'écuyère du cirque. Eperdument amoureux d'elle et la croyant digne de porter son nom, il avait fait la folie de l'épouser malgré les conseils de ses amis. Il avait donné sa démission pour vivre constamment auprès d'elle. Elle me rendit malheureux et je la quittai, me dit Varlin, en me jurant de ne jamais la revoir. Je lui laissai la libre disposition de nos revenus, quinze mille francs de environ, à une seul condition, c'est qu'elle ne porterait plu mon nom.

Varlin s'arrête, puis il reprit " Je ne pouvais rentrer dans la marine de guerre. J'avais besoin de voyager. J'obtins facilement un emploi au service de la Compagnie transocéanique. Je croyais que mon cœur était désormais à l'abri de toute faiblesse. Je m'imaginais que la leçon que j'avais reçue, m'avait guérie des femmes. Quelle illusion, monsieur ? Je me trouvais dans un de mes voyages en relations avec M. Nermont. Je dinai plusieurs fois chez lui. Que vous dirai-je monsieur ? Mlle Nermont et moi, nous nous aimâmes. Il fallut tout lui dire. Il fallut lui raconter cette histoire de hontes et de désespoir. Il fallut étaler cette boue devant les yeux d'une jeune fille qui n'avait soupçonné que de pareilles aventures pussent arriver. Vous voyez, monsieur, j'ai fait le malheur de Mlle Blanche, sa vie n'a plus de but ; la mienne non plus....."

Un an après j'étais en France. En ouvrant mon journal le matin je poussai un cri d'étonnement. Mes yeux s'étaient arrêtés sur un fait-divers de quelques lignes où l'on racontait que Bellah s'était tuée net en essayant un cheval. La bête se cabrant, était tombée, Bellah, prise sous le cheval, s'était brisé l'épine dorsale. La mort avait été instanée.

Eh bien, me dis-je, voilà qui s'arrange à merveille. Ce malheur va faire le bonheur de deux personnes que je sais bien.

J'étais tout joyeux. Je continuai ma lecture ; le fait-divers intitulé : " Affreux accident " était suivi d'un autre qui portait ce titre non moins allèchant : " Epouvantable naufrage". On y racontait qu'un navire de la Compagnie transocéanique, le "Natchez " s'était par une grosse mer perdu près des Seychelles. Le capitaine et plusieurs matelots avaient été emportés par les lames. Heureusement on avait pu envoyer un bateau de sauvetage qui avait recueilli tous les passagers. Le second, nommé Raoul Varlin et neuf matelots avait péri, le navire qui avait une voie d'eau ayant coulé avant que le bateau de sauvetage eût pu faire un second voyage.

On vantait le courage du second, qui avait pris, après la mort du capitaine, le commandement du bâtiment. Le bateau de sauvetage ne pouvait pas contenir tous les naufragés. Les matelots sentant le navire s'enfoncer sous leurs pieds, avaient voulu se précipiter dans le canot. Le second leur avait barré le chemin avec une hache à la main, en criant : "Les femmes et les passagers d'abord." Et un des matelots ayant mis, malgré ses ordres, le pied sur l'échelle, il lui avait fendu la tête d'un coup de hache. Quelques minutes après, le navire disparaissait. Tout faisait croire que ceux qui y étaient restés y compris le second, avaient été emportés par le courant et qu'ils s'étaient noyés ou avaient été dévorés par les requins.

Il y a un an que j'ai appris cette triste histoire. Je croyais le pauvre Raoul bien mort et Blanche Nermont ensevelie dans son deuil. Jugez donc de la joie que j'ai éprouvée en recevant ce matin le petit mot suivant :

" Cher monsieur, j'ai eu quelque peine à dénicher votre adresse. Vous avez oublié de me la donner quand nous nous vîmes à bord de ce pauvre " Natchez ". Vous avez dû apprendre comme tout le monde, ma mort dramatique. Heureusement je suis ressuscité Vous avez pu voir que je suis bon nageur. Je me suis jeté à la mer quand le " Natchez " a coulé. Au moment où, épuisé de fatigue, j'allais me laisser aller au fond de l'eau et boire à la grande tasse, comme on dit, j'ai été recueilli par un navire d'Arabes ; D'affreux bandits qui font la traite des nègres. Mais je n'ai pas eu trop à me plaindre d'eux. J'ai grande envie de vous revoir, Mme Varlin et moi nous vous attendons à 7 heures pour dîner au Grand-Hôtel."

Cette lettre, comme toute autre lettre qui se respecte, avait un post-scriptum. Il était ainsi conçu :

J'aurais dû, en commerçant, vous faire part du mariage de M. Raoul Varlin et de Mlle Blanche Nermont. Nous venons faire à Paris notre voyage de noces et peut-être nous déciderons à nous y fixer définitivement."

H. DEKEROHANT.

Le "Star", de Montréal, défend, lui aussi, la politique électorale de M. Hugh John McDonald. A peu près tous les journaux tories du pays la défendent, du reste. M. McDonald, disent les feuilles conservatrices veut simplement, protéger sa province contre les dangers qui la menaceraient si le droit de suffrage était accordé à des slaves " ignorants et vicieux " D'abord est-il bien prouvé que les Galiciens soient aussi ignorants et vicieux qu'on le dit ? Un homme peut ne pas savoir l'anglais et n'être pas protestant sans, pour cela, être ignorant et vicieux. Ensuite, pourquoi M. MacDonald n'a-t-il pas dit—puisqu'il prétend ne vouloir qu'un " éducational test "—que les immigrants seront admis à exercer le droit de suffrage du moment qu'ils pourront justifier d'une connaissance suffisante de la constitution et des lois de la province. Pourquoi exiger la connaissance d'une langue en particulier ? La connaissance de l'anglais n'offre aucune garantie spéciale que celui qui possède cette connaissance se soumettre aux lois du pays. Le projet de M. Macdonald est un projet perfide, ou un projet mal digéré.—"La Vérité".

Les femmes qui fument

On ne compte plus sur les femmes qui fument: les jeune filles ellesmêmes ne sont pas insensibles au charme de la cigarette en dépit des conclusions effrayantes d'une note du Dr Decaisne à l'Académie des Sciences. Il condamne l'usage, même restreint, du tabac à fumer chez les femmes, et qui amène souvent une altération du sang et les principeux symptômes de chloro-anémie ; pâleur du visage, amaigrissement, intermittence des battements du cœur et du pouls, diminution de la quantité normale des globules du sang, difficultés de digestion, etc., etc. Le même docteur prétend que l'usage du tabac développe chez les personnes du beau sexe un goût prononcé pour les liqueurs fortes. Sans aller aussi loin que le docteur Decaisme dans ses conclusions nous conseillons, aux femmes et aux jeunes filles qui, pour une raison ou une autre, font usage de tabac de combattre l'appauvrissement du sang qui en résulte par l'emploi régulier les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. On les trouve dans toutes les pharmacies, à raison de 50c la boite Envoyées par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boite 383, bureau de poste, Montréal.